

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 29

Artikel: Nos vieilles chansons : chant du printemps 1819
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213189>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

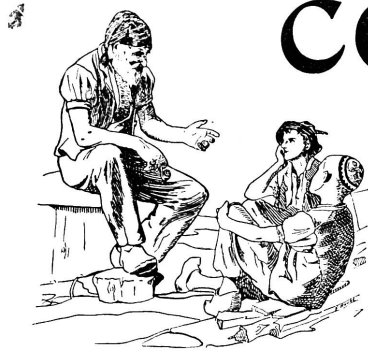
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 21 juillet 1917 : — A 70 ans de distance (Km.). — Nos vieilles chansons. — Monsu lo générat! (Marc à Louis). — La liberté (Lamartine). — Le soleil de l'Aar (J. Nel.). — Coins de chez nous. — Le parler du cru. — La Mar-seillaise. — Une basse aux arrêts (N.). — Un Thurgovien d'aujourd'hui (N.). — Le retour à la nature. — Une question. — Appel.

A 70 ANS DE DISTANCE

La nomination du général Dufour.

Un de nos fidèles lecteurs veut bien nous adresser les lignes suivantes, extraites d'une biographie du général Dufour, par Senn, croit-il.

La manière dont se fit la nomination du général Dufour est assez curieuse pour être rapportée en quelques mots. Il était si loin de prétendre à l'honneur d'être nommé général en chef que, se promenant un jour avec l'inspecteur de l'artillerie, il lui dit : « Nous sommes bien heureux que nos fonctions nous tiennent en dehors de tout cela ; nous serons au spectacle ; je plains bien celui qui sera nommé. »

Se trouvant tranquillement chez lui, un soir, en train de résoudre une question de mathématiques, il reçut la visite d'une députation de la Diète venant lui annoncer sa nomination. Il en fut comme pétrifié et fit tout ce qu'il put pour refuser. Mais la Diète ayant prononcé, il dut se soumettre. Ses instructions, cependant, n'étant pas très claires, il se rendit au sein de l'assemblée et demanda des explications. Une voix partant du fond de la salle dit : « Si l'on fait tant de difficulté, on en trouvera bien un autre. » Eh ! bien, soit, répliqua Dufour, et, tirant sa commission de sa poche, il la déposa sur le bureau du président. Une nouvelle députation vint lui annoncer que toutes les difficultés étaient levées. Dufour reprit alors sa commission et prêta serment.

La récompense.

Après avoir déclaré que l'armée suisse avait bien mérité de la patrie, le gouvernement fédéral donna à son chef une récompense digne de lui.

À la fin du mois d'avril 1848, une voiture à quatre chevaux, avec un huissier aux couleurs fédérales, s'arrêtait devant la campagne des Contamines, qu'habitait Dufour. Deux officiers supérieurs et un haut fonctionnaire fédéral en descendirent. C'étaient Frey-Hérosée, d'Aarau ; le colonel Muller, de Zoug, et Schmidt, président du tribunal d'appel de Soleure. — Ils venaient, au nom de la Diète, lui remettre une lettre de félicitations et, à titre de récompense nationale, une somme de 40,000 francs de Suisse (soit 60,000 francs environ), et une épée d'honneur.

Le gouvernement de Genève lui fit don d'une parcelle de terrain en Plainpalais. Les cantons de Berne et du Tessin lui accordèrent la bourgeoisie d'honneur.

Km., ancien instituteur.

NOS VIEILLES CHANSONS

CHANT DU PRINTEMPS 1819



1. O doux printemps! quelle al-lé-gres-se
2. Heureux transport qui nous ins-pi-re,



Tu fais re - nai - tre dans nos cœurs Pour nous il
La pré-sen - ce du doux printemps; Cé-dons au



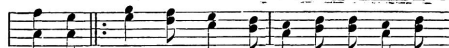
n'est plus de tris - tes - se Quand tu pa - rais a -
plus ten-dre dé - li - re: E - chos, ré - pé - tez!



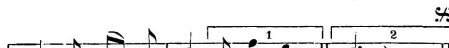
vec tes fleurs. Plus de fri - mas, plus de froi-
nos ac - cents! Sai-son des fleurs, sai - son char-



du - re, Flore et Zé - phyr seuls vont ré - gner; Tout
man - te, puis-ses - tu bien long-temps en - cor Nous



nous sou - rit dans la na - tu - re Lorsqu'à nos
of - fir l'i - ma - ge vi - van - te Du temps heu-



yeux tu viens bril - ler. Tout nous sou - er.
reux de l'a - ge d'or, Nous of - fir d'or.

MONSU LO GÉNÉRAT!

« Demain mercredi, place de la Riponne, on vendra les triques de la 1^{re} division, depuis 90 centimes le demi-kilo. »
(Annonce de journal).

Lo Derboni, clli dñi de juillet.

Monsu lo générat,

IE su 'na brava fenna et ie fasé lo dñaf : de la bouna soupa ao tserfouillet et ai z'épe-natse, avoué dau dzerdenádo ai truffie et ai favioule et pu dau bon bacon de caïon — dái noutré de caïon, lo pe gros, lo pllie petit on l'a veindu por cein que lo medz l'ai profitave pas et que l'étai adf à rebouilli, quand bin lo magnin l'avai dza ferrá dou coup. Clli magnin assebin, craïo que l'a tota sa focce pè lo bet dau mor, quemet lè caïon ; n'è pas fotu de pidá avoué lo vilhio po ferrá, ma po bragá l'è pire que noutron conseilé. Estiusa mè bin, monsu lo générat de vo dere dái z'affère dinse, voliávo pfi vo dere que mon dñaf l'étai dza dein la mermita su mon petit potager que n'a qu'on perte — l'è quemet lè dzenelhie. — Adan, tandu que

s'eimmodàve de couàire, mè su de dinse : « Mar-rienne, t'è faut allà on bocon vè lo borni, l'è la Luise Tambou que lève la buia, su sura que l'a oquie à t'è racontá. » Su dan z'áva vè la tchivra dau borni avoué mon fordá recoussi on bocon et cein que m'a de la Luise Tambou, su oncora tota grebolleinta rein que de l'ai peinsá.

— Eh bin ! on l'è z'arreinze bin noutré sordá, que m'a de dinse.

— Noutré sordá, qu'è-te qu'on lau fà oncora ? que l'ai dio.

— Ie paraît que lau tréaut lè tripe et que lè veindant per dessus la Ripouna à noinanta la livra.

— Mâ ! mâ ! la quinta que te mè dit ! E-te Dieu moyen possibillio ?

— L'è lié dessus lè papa. Faut crère que l'ai a onna misère dau diabllo pè clli Lozena du que sant dobedzi de medzi dái tripe de sordá.

— Et mon hommo, l'Ulysse, que lè justameint ao servico. Se bahia se l'ai prègnant lè sinna assebin ?

— Se lè tréaut ai z'on, ton Ulysse l'a atant de drá de l'ai passá que lè z'autro. D'ailleu ie paraît que sant boune avoué dái favioule.

N'è rein repondu, cá la Luise l'è adf à mè mourgá. Mâ quand l'a dèvesá de favioule, cein m'a fè repeinsá que lè minne l'étant dein la mermita et que mè faillai vère se sè bourlávant pas. Mè su reintornáie, m'a mè su peinsáie : « On dit que lo générat pao tot, l'ai vu écrire po mon Ulysse. » L'è dan tserti la plliomma que l'étai dessus on trabliá ao coutset dau bouffet, et vo prèio bin, monsu lo générat, d'avai pedhi de mon Ulysse. Laissi-lai sè tripe. Lè sinne dussant itre tote petitè, quemet lo cougnasso : l'a adf z'u lo veintre gaillá reitrent. Sè prau qu'on dit que lè z'homme l'ant droblie tripe et min de tieur et que se on lau z'ein prein onna rachon, lau z'ein restera adf atant qu'à no ; mâ, cein fa rein, mè su maryá avoué on' Ulysse que l'avai dái tripe et vu pas que mè revigne avoué dái z'affère que l'ai manquant.

Dan, monsu lo générat, compte sur vo po m'esparmá clli l'affront. Su dobedja de botsi ma lettra, por cein que cheinto que mè favioule n'ant pe rein d'iguie, et vo dio bondzo et adieu tsi vo.

MARIENNE VIQUELIN.

Postcritome. — Se l'ai avai moyen de mè gardá onna livra de clliau tripe, lè trovo pas pi tant tsire. Por quant à l'Ulysse, se l'ai a pas moyen de fère autrameint, eh bin ! tant pis, medái qu'on l'ai doùte rein que lè tripe.

Voutra REMARIENNE VIQUELIN.

Pour copie conforme :

MARC A LOUIS.

La liberté. — La preuve que la liberté est l'idéal divin de l'homme, c'est qu'elle est le premier rêve de la jeunesse, et qu'elle ne s'évanouit dans notre âme que quand le cœur se flétrit et que l'esprit s'avilit ou se décourage. Il n'y a pas une âme de vingt ans qui ne soit républicaine. Il n'y a pas un cœur usé qui ne soit servile.

LAMARTINE.